

Entre les Trois mondes et les cultures multiples

Marcin Kula

Historien, sociologue, professeur émérite, Université de Varsovie

Mon premier contact avec Ignacy Sachs remonte à la moitié des années soixante. Même avant d'avoir obtenu mon diplôme de maîtrise en histoire, je me suis intéressé à l'Amérique Latine. Pourquoi ? C'était dû, peut-être, à la Révolution cubaine. On racontait chez nous, en Pologne, tant de bêtises sur le phénomène révolutionnaire, que je me suis intéressé à cette révolution faite par les Cubains sans la participation de l'Armée soviétique – une situation bien différente de celle de l'Europe de l'Est. Je savais qu'Ignacy Sachs était proche du Brésil. Il y avait aussi un autre facteur de ce rapprochement : Ignacy Sachs n'était pas un chercheur typique dans notre milieu universitaire, ce milieu qui est tellement décrié actuellement —avis que je ne partage pas, d'ailleurs. Dans mon domaine, l'histoire, il y avait en effet les problématiques que les historiens 'raisonnables' préféraient ne pas toucher : l'histoire contemporaine, l'histoire de l'URSS, etc... Mais le niveau d'études universitaires et la majorité des recherches scientifiques n'étaient pas d'une mauvaise qualité, bien au contraire. Ajoutons que les contacts à l'époque avec l'EHESS et la Maison des Sciences de l'Homme y ont beaucoup contribué. Malgré cela, deux problèmes m'agaçaient profondément : celui des approches majoritairement traditionnelles et les spécialisations trop étroites dans l'univers de la recherche. Selon la majorité de nos professeurs, l'important c'était de passer beaucoup de temps dans les archives. Les idées, les concepts explicatifs... c'était moins important. Et l'on attendait de nous aucune ouverture vers les autres sciences humaines : nous étions historiens et nous devions consacrer notre temps à étudier les documents historiques. Malgré les discours avant-gardistes, le communisme avait un caractère bien conservateur, il fabriquait, en fait, les Hommes traditionnels, et les historiens, eux comme les autres, l'étaient encore plus. C'était une forme d'autodéfense, peut-être, qui sait ? Il y avait, bien sûr, d'éminentes exceptions sortant du lot parmi nos professeurs et parmi mes collègues, mais c'étaient bien des exceptions.

Il m'est plus difficile de parler de l'approche des économistes mais j'ai connu quand même suffisamment leur milieu pour me rappeler les noms qui avaient un poids intellectuel incontesté, comme MM. Kalecki, Lange, Bobrowski... Les chercheurs et les enseignants en économie ne pouvaient pas se couper des relations avec la vie économique gouvernée entièrement par l'appareil du parti communiste. Les économistes à cette époque ont été à la fois indispensables et obligés d'appliquer les décisions du parti communiste et, surtout, les directives générales du système économique, calquées sur le système soviétique quasi impossible à contourner. D'ailleurs, ces directives n'ont pas été toujours absurdes. La Pologne avait besoin d'une croissance rapide, la planification économique n'est pas absurde en soi —mais la planification de tout et partout le devient. D'ailleurs la même observation concerne la doctrine marxiste elle-même : il y a dans ce courant philosophique beaucoup d'idées bien intéressantes, mais le considérer comme une clé unique à toute recherche historique —comme c'était obligatoire sous le communisme— est ridicule (ou

tragique !). Le contrôle sélectif des prix est appliqué dans de nombreux pays dans certaines situations, mais il est absurde de faire perdre aux prix leur rôle d'instrument économique actif et de les fixer de manière centralisée par un commissariat aux prix. On vient de publier actuellement en Pologne les mémoires d'un praticien de l'économie à l'époque communiste, un haut fonctionnaire du Commissariat du Plan ¹. Il raconte comment furent prises les décisions au sein de cet organisme : le pouvoir des successifs Premiers Secrétaires du parti dans la formulation du plan général et/ou celui des dirigeants locaux, qui avaient leurs propres opinions et leurs ambitions, furent énormes. Investir, construire de grandes usines, etc., c'était leur idée fixe. Tous les objectifs à atteindre, contenus dans le Plan, devaient s'élever jusqu'au ciel. Le plan à long terme, conçu par M. Kalecki dans les années soixante, fut considéré comme trop modeste et son auteur fut « libéré » de la direction du groupe qui en avait la charge. Kalecki est parti comme conseiller économique à Cuba, où un scénario identique s'est répété.

L'École centrale de la planification économique et de la statistique (qui s'appelait autrefois, et de nouveau depuis 1991, l'École Supérieure du Commerce), où Ignacy Sachs a travaillé entre son retour de l'Inde en 1960 et son exil de Pologne en 1968, eut pour mission de former des spécialistes étroits de l'économie plutôt que des diplômés ayant de larges horizons. L'École fut très liée au Comité du Parti Communiste de la ville de Varsovie. Il y avait aussi les enseignants bien intéressants et ouverts, mais ils étaient loin d'être dominants.

Qu'est-ce qui a distingué alors Ignacy Sachs du milieu que je décris et qu'est-ce qui m'a fait approcher ce cercle ? Je l'ai évoqué au début de ce texte, je vais ici l'approfondir. Tout d'abord, M. Sachs fut, lui-même, si l'on peut le dire ainsi, pluridisciplinaire. A la différence de la majorité d'entre nous, il avait lu des livres de différents domaines, et pouvait même discuter avec des historiens de l'art – ce qui ne devait pas être fréquent parmi les économistes. Son dernier article écrit en Pologne et publié en France après son émigration en 1968, portait sur l'image du Noir dans l'art européen ². Les illustrations qu'il contenait furent excellentes et persuasives.

Ignacy Sachs a connu différentes cultures et, à chaque fois, il s'y est beaucoup intéressé. On pourrait dire plus simplement qu'il a connu différents pays d'une connaissance profonde. Qu'est-ce qui a suscité son intérêt ? Eh bien, il est né en Pologne, où il a vécu son enfance. Ce fut un pays soumis aux fortes influences des cultures de puissances qui l'ont partagé dans les années 1795 – 1918. Plus importante encore, fut la situation entre les deux guerres mondiales, quand les minorités nationales ont formé 30% de la population de l'ancien/nouveau pays qui, comme tous les pays de 'fraîche date', fut fort nationaliste. Les plus importantes parmi les minorités étaient les Juifs, les Ukrainiens, les Biélorusses, les Litvaniens, et les Allemands. Un enfant voit-il les différences ethniques et culturelles entre les groupes ? On peut en discuter, bien sûr, mais, selon toute probabilité, le jeune Sachs les a perçues d'autant plus facilement que la famille venait du milieu juif. La grande distance et les relations souvent mauvaises entre les Juifs et la majorité catholique sautaient aux yeux à l'époque.

¹ Jerzy Gwiazdziński, *Planista. Cztery dekady wewnątrz gospodarki centralnie sterowanej (Le planificateur. Quatre décennies au sein d'une économie centralement gérée)*, Ośrodek KARTA, Warszawa 2024.

² Ignacy Sachs, *L'Image du Noir dans l'art européen*, *Annales E.S.C.*, 1969, n°4.

Dès l'invasion de la Pologne en septembre 1939, le père d'Ignacy a décidé de prendre avec sa famille le chemin de l'exil quand cela était encore possible. Ils ont traversé, non sans difficultés, plusieurs pays – ce qui a créé une occasion très spécifique de les connaître et de connaître leurs institutions, à commencer par l'école élémentaire pour jeunes filles (!) à Cannes, où l'on a inscrit le jeune migrant. Ensuite, en passant par Lisbonne, les Sachs sont arrivés au Brésil et c'est dans ce pays qu'Ignacy Sachs a vécu la deuxième étape de sa vie —la jeunesse. On entend souvent dire que les jeunes qui émigrent et connaissent les difficultés matérielles ou psychologiques pouvant y être liées, deviennent souvent de bien braves personnes mais qui, à cause des mésaventures de la vie, arrivent rarement jusqu'aux diplômes universitaires. Heureusement, je n'ai pas eu l'occasion de vérifier personnellement cette opinion, mais l'exemple d'Ignacy Sachs la contredit. À São Paulo, il a terminé le lycée français et l'Université. Par le fait de vivre plusieurs années au Brésil, il a connu la langue portugaise et le pays : vu sa magnitude, on pourrait dire qu'il a connu la moitié du continent latino-américain. La situation de l'émigré l'a, en quelque sorte, aidé à devenir un observateur averti. Les nouveaux venus sont souvent meilleurs observateurs de la réalité que les gens qui y vivent depuis leur naissance. Si les émigrés arrivent à traverser avec succès la première et difficile période de leur nouvelle situation, ils deviennent souvent des gens audacieux et pleins d'initiative. Pour survivre socialement, les migrants, comme parfois les membres des minorités nationales, doivent —pour le dire ainsi— se servir intensément de leur cerveau et garder une hardiesse. Beaucoup d'entre eux, s'ils veulent monter socialement dans le nouveau pays, doivent sortir de la routine de leur pays natal, faire un effort. Souvent, dans un pays nouveau, ils sont moins limités par les contraintes sociales et psychologiques de leur milieu d'origine.

Au Brésil, Ignacy Sachs s'est marié avec Viola Scharf, également immigrée mais née en Allemagne, ayant passé son enfance en Belgique puis éduquée en Grande Bretagne... ce qui ajoutait de nouveaux éléments culturels à la 'collection' familiale de Sachs. Une fois la guerre terminée et la nouvelle situation géopolitique 'stabilisée', la nouvelle famille (Ignacy, Viola et leurs deux fils) a décidé de rentrer en Pologne (1954). Ce fut un retour qui n'était pas pourtant un vrai retour. Ils sont rentrés en Pologne déplacée deux ou trois cents kilomètres vers l'ouest avec des millions des gens disparus, la population juive quasiment éliminée, avec Varsovie en ruines comme d'ailleurs de nombreux autres lieux, et avec le communisme, venu de l'Union Soviétique, bien installé. Le communisme ne les a pas découragés, mais, de toute façon, c'était un autre monde déjà. Or, assez rapidement, Ignacy Sachs a songé à un pays encore plus différent de celui qu'il avait connu en tant qu'enfant. Il est parti, avec toute la famille, à New Delhi, comme conseiller de l'Ambassade de Pologne. Mais, trait caractéristique de sa personnalité, il ne s'est pas laissé enfermer dans la routine diplomatique : en Inde, il a préparé et soutenu son doctorat ; il a observé le pays comme un économiste et la vie quotidienne comme un observateur averti. Ces observations, il les a mises en valeur dans ses travaux académiques, elles l'ont aidé à relativiser les modèles économiques et – comme dans le cas du Brésil – l'ont sensibilisé à la spécificité des pays économiquement faibles, avec de larges groupes de populations pauvres. Après l'enfance passée en Pologne d'avant 1939, cette situation n'a pas été tout-à-fait nouvelle pour lui, d'ailleurs. Bien qu'en ce temps la façon de vivre de sa famille – comme le dit lui-même – «ressemblait à celle que mènent jusqu'aujourd'hui les élites dans les pays du tiers-monde, tel le Brésil», il a gardé en

mémoire la scène qu'il a décrite plus tard avec les phrases suivantes: « Lors d'un pique-nique familial à la campagne, je nourrissais notre cocker et je tenais ses oreilles pour qu'il ne les trempe pas dans sa gamelle, lorsque j'entendis un enfant, dissimulé derrière un buisson, s'exclamer: « C'est bon d'être chien! ». Sur l'ordre du vétérinaire, le chien recevait une pâtée de riz à la viande de veau bouillie³. Plusieurs années plus tard, pendant la période de la transformation du système politique et économique en Pologne, dont Ignacy Sachs a été bien éloigné, dans nos conversations tenues à Paris, il m'a répété plusieurs fois qu'il ne fallait pas calquer directement le modèle économique de l'Occident ; la croissance économique et le développement n'ont pas été synonymes pour lui.

Un méchant hasard a voulu que l'économiste américain Jeffrey Sachs, qui a conseillé aux nouveaux gouvernants polonais de pratiquer cette imitation du modèle capitaliste sans aucune hésitation, portait le même nom de famille. Inutile de dire que l'élite politique polonaise de l'époque a suivi les conseils de M. Jeffrey Sachs. En ce temps, le pays en avait tout à fait assez du communisme, rêvait de faire partie de l'Occident, et s'imaginait toutes les solutions – et tous les produits – occidentaux comme excellents. Depuis 1956, le communisme polonais fut suffisamment mou pour que beaucoup des Polonais puissent connaître les riches pays occidentaux et, dans ces pays, voir surtout la richesse – à Paris plutôt les Champs Élysées que la banlieue pauvre. La plupart des Polonais voyaient dans le communisme le seul facteur du retard économique de leur pays. La majorité de la nouvelle élite des années 90 n'a pas pris en compte les problèmes de pans entiers de la population qui avaient perdu leur statut social et économique lors de cette transformation systémique. Je ne sais pas si l'on pouvait y remédier ou si des stratégies économiquement et socialement efficaces et plus nuancées auraient pu être appliquées. C'était un mouvement spontané, les experts ayant une vision du monde nuancée n'ont pas été nombreux. Il fut impossible de maintenir en fonctionnement les entreprises économiquement inefficaces, qu'elles soient industrielles ou agricoles. La même observation concernait la main d'œuvre pléthorique dans les entreprises ou la faible discipline de travail constatée un peu partout. Néanmoins, aujourd'hui, les nombreux employés des anciennes entreprises de l'État considèrent que la vie était plus facile pour eux sous le communisme qu'actuellement. Dommage qu'ils ne se rappellent pas ce qu'ils disaient lors des nombreuses crises d'approvisionnement dans la Pologne dite Populaire ainsi qu'à la fin de ce régime. L'exemple que je cite, un peu malicieusement, pour illustrer ce phénomène, tiré d'une enquête sociologique, c'est la déclaration des ouvriers d'une usine de Varsovie qu'autrefois c'était plus agréable de travailler puisqu'ils avaient une cachette avec de la vodka sous forme d'un pot destiné à bouillir l'eau, et dans le nouveau système, dans l'usine capitaliste et modernisée, cela ne pouvait plus continuer⁴.

Ce n'est pas mon rôle de discuter ici en détails de la chute du communisme en Pologne. Je dirai seulement, en laissant de côté ces petites histoires amusantes, que la politique adoptée a facilité l'arrivée au pouvoir de la droite nationaliste polonaise.

³ Ignacy Sachs, *La Troisième rive. À la recherche de l'écodéveloppement*, Bourin Éditeur, Paris 2007, p. 24. (Traduction polonaise : *Trzeci brzeg. W poszukiwaniu ekorozwoju*, traduction Michał Warchała, Regina Gręda, commentaire Marcin Kula, Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, Warszawa 2011).

⁴ Aleksandra Leyk, Joanna Wawrzyniak, *Cięcia. Mówiona historia transformacji*, Wydawnictwo Krytyki Politycznej, Warszawa 2020 (Les coupes. L'histoire orale de la transformation)

Celle-ci a joué sur les slogans populistes, sur l'appel à la solidarité au sein de la société et à l'appui aux défavorisés. Souvent le discours et le ton même de ce courant politique furent plus entendus par les couches défavorisées et même les couches moyennes basses que le discours de l'élite socio-économique qui avait dirigé la transformation du système au début des années 90. En tant qu'historien, je vois également dans tout cela l'influence des traditions historiques à savoir l'accent sur l'indépendance du pays, très fort dans le discours de la droite.

La droite populiste a perdu les élections parlementaires en 2023 mais, à mon avis, elle n'est pas exclue du jeu. Au août dernier, je suis allé au sud de la Pologne, dans une région qui vote massivement à droite. Un conducteur d'un bus public m'a déclaré, lors d'un échange informel, que la Pologne risque d'être gouvernée par les Allemands et d'être submergée par les Ukrainiens : textuellement, il m'a dit que les Polonais deviendront des esclaves. Il va sans dire, qu'on ne peut tirer de fermes conclusions d'une seule conversation – mais, à mon avis, ce n'est pas un cas isolé. Le phénomène que je résume n'est pas très éloigné de ce qu'on pouvait observer sur le territoire de l'Allemagne de l'Est après la réunification, bien que moins accentué.

Pour retourner aux champs d'intérêt d'Ignacy Sachs – il n'applaudirait pas, selon toute probabilité, la politique menée actuellement par M. Narendra Modi en Inde – aussi populiste, nationaliste, cherchant son chemin entre l'Occident et les autres pays, proposant les grands investissements modernes. Évidemment, les comparaisons sont difficiles puisque même les solutions technologiques ont changé depuis la chute du communisme en Pologne en 1989. Toutefois, je crois que M. Kalecki et Ignacy Sachs ne seraient pas des admirateurs de M. Modi, sans parler des cas de M. Milei en Argentine et, bien sûr, de M. Trump aux États-Unis.

À son retour de New Delhi, Ignacy Sachs a trouvé sa place à l'École supérieure de la planification et de la statistique, que j'ai mentionnée au début de cette intervention. Il a trouvé là-bas le cercle de M. Kalecki, c'est-à-dire le groupe qui s'est distingué très positivement au sein de cette École. Sous le patronage de M. Kalecki, Ignacy Sachs a fondé le Centre de réflexion sur le développement des pays du Tiers Monde. Les activités de ce centre ont été d'autant plus intéressantes que les 'surveillants' de la pensée dans les pays communistes étaient moins fidèles à l'idéologie dominante quand on travaillait sur le Tiers Monde et non sur la Pologne. A cette époque, Moscou a voulu mettre en place les larges contacts avec les élites du Tiers Monde. Ignacy Sachs lui-même a eu l'idée de partir pour un certain temps comme conseiller économique régulier auprès d'un gouvernement d'un pays sous-développé, afin de gagner plus d'expérience —mais l'émigration forcée a changé ses projets.

C'est là, dans ce Centre que j'ai commencé ma carrière professionnelle. De nombreux économistes importants, occidentaux et du Tiers Monde, participaient au séminaire dirigé par M. Kalecki (certains parlaient de « Cambridge polonais ») tout comme beaucoup des jeunes du Tiers Monde. Tout cela provoquait une certaine jalousie au sein de l'École mais les vraies difficultés allaient venir. Cela fut trop beau pour durer.

En mars 1968, les manifestations estudiantines ont eu lieu en Pologne, comme un peu partout dans le monde au cours de ce printemps. Une partie de l'appareil du parti communiste s'en est servi pour étouffer les tendances démocratiques dans le pays. Cette offensive s'est exprimée dans une attaque contre les étudiants, contre les

universités, contre les intellectuels, ainsi que contre les Polonais d'origine juive. C'était un épisode important et intéressant (si le mot est juste !) pour l'histoire sociale et politique du communisme en Pologne, mais ce n'est pas le lieu ici d'en parler. À ce moment, le pire pour une personne c'était d'être un intellectuel d'origine juive – et c'était le cas d'Ignacy Sachs. Je me rappelle qu'un étudiant brésilien faisant ses études chez nous, voyant la situation, m'avait demandé si je prévoyais des difficultés pour Ignacy Sachs. J'ai lui ai répondu que ce serait certainement le cas, puisqu'il faisait partie des intellectuels et était d'origine juive. M. Kalecki s'est trouvé attaqué, lui aussi. Notre Centre d'études sur le Tiers Monde fut alors placé sous la direction des professeurs dont les noms n'allaient pas trouver de place dans les annales des chercheurs renommés. Nous, les jeunes chercheurs du Centre, on nous a mis tous à la porte. Ignacy Sachs a décidé d'émigrer avec sa famille. Grâce à ses contacts avec le monde académique, il a pu s'établir en France. De cette façon il a plongé encore dans une nouvelle culture : il était Polonais ; la vie l'a fait aussi Brésilien et Français — et un citoyen du monde en même temps.

J'ai maintenu le contact avec Ignacy Sachs et sa famille après leur départ (au début un peu *incognito*), mais c'était plus sur le plan amical que professionnel. En tous cas, je n'oserai pas de me pencher sur ses activités ultérieures, qui portaient des économies mixtes vers l'écodéveloppement. Il ne me reste donc qu'à terminer ici mon intervention./.